Archives de sciences sociales des religions

152 | octobre-décembre 2010
Bulletin Bibliographique

Jean-Charles Szurek, Annette Wieviorka, (dirs.), Juifs et Polonais 1939-2008

Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Histoire », 2009, 527 p.

Danielle Rozenberg

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/assr/22091
DOI : 10.4000/assr.22091
ISSN : 1777-5825

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 31 décembre 2010
Pagination : 9-242
ISBN : 9782713223013
ISSN : 0335-5985

Référence électronique
Danielle Rozenberg, « Jean-Charles Szurek, Annette Wieviorka, (dirs.), Juifs et Polonais 1939-2008 », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 152 | octobre-décembre 2010, document 152-109, mis en ligne le 06 mai 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/assr/22091 ; DOI : https://doi.org/10.4000/assr.22091

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Jean-Charles Szurek, Annette Wieviorka, (dirs.), Juifs et Polonais 1939-2008

Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Histoire », 2009, 527 p.

Danielle Rozenberg

RÉFÉRENCE

Jean-Charles Szurek, Annette Wieviorka, (dirs.), Juifs et Polonais 1939-2008, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Histoire », 2009, 527 p.

1 La Pologne est le « pays témoin » du génocide des juifs et ce positionnement singulier, affirment d'emblée Jean-Charles Szurek et Annette Wieviorka, codirecteurs de ce qui fut d'abord un colloque organisé à la Bibliothèque nationale de France, en janvier 2005, avant de déboucher sur le présent ouvrage, confère à la Pologne – saisie en tant qu'être collectif, État, Nation, Église –, une responsabilité certaine. Toutefois, corsetée par l'idéologie communiste imposant une grille de lecture qui dépouillait les victimes juives de leur identité pour les annexer à la cohorte des morts antifascistes ou polonais, la mémoire du sort des juifs de Pologne – la destruction de trois millions d'entre eux et l'assassinat de ceux qui y avaient été acheminés – s'est trouvée comme effacée jusqu'aux années quatre-vingts. Parallèlement, la question des relations judéo-polonaises sous l'occupation allemande a nourri, à l'étranger, des représentations stéréotypées de « l'antisémitisme polonais ». Les polémiques engendrées par l'affaire du carmel d'Auschwitz (1984-1994), ou les témoignages polonais du film *Shoah* de Claude Lanzmann (1985), attestent de ces perceptions et mémoires en rupture.

2 Cette irruption du passé dans le débat public polonais, portée à partir de questionnements extérieurs, avant même la chute de la Pologne communiste, a frappé de stupeur une opinion publique persuadée depuis des décennies que la Pologne a été le pays martyr par excellence, un pays qui n'avait pas oublié de surcroît les crimes de

l'occupant soviétique (par exemple la tuerie de Katyn), mettant à mal la thèse de « l'innocence » des témoins polonais. Quelques années plus tard, la découverte du massacre de Jedwabne, village de l'est du pays où, en juillet 1941, la population juive fut assassinée par la population polonaise, a suscité une introspection historiographique, politique et morale de grande ampleur (Ian Gross, *Les Voisins*, Paris, Fayard, 2002). Elle donnera lieu à un acte de repentance de la part des autorités de la République polonaise (10 juillet 2001), soixante ans après les faits, marqué par la visite du président A. Kwasniewski sur les lieux du crime. L'Église de Pologne agira de même lors d'une messe célébrée à Varsovie par le primat de Pologne, en mai 2001.

3 Tel est le contexte scientifique et sociétal dans lequel s'inscrivent les travaux d'une nouvelle génération de chercheurs polonais, présentés ici dans un ensemble de trente communications, qui intègre en contrepoint, lui donnant ainsi toute sa force comparative, diverses contributions traitant de thématiques proches au sein de la société française. En écho à ces réflexions, un volet transversal aborde les regards portés sur les évènements de la Seconde Guerre mondiale à travers la photographie, le cinéma et la littérature de témoignage. Cette foisonnante mise en perspective constitue la première originalité de l'ouvrage.

4 Dans l'incapacité de la restituer dans sa totalité, on insistera sur le renouveau historiographique polonais. Non seulement des historiens, mais encore des anthropologues, des psychologues, des sociologues, des littéraires se penchent désormais sur les traces polonaises de la Shoah. À la lumière de sources archivistiques rendues accessibles, ils revisitent les rapports entre les juifs et les Polonais durant la Seconde Guerre mondiale et l'immédiat après-guerre à partir de thèmes « sensibles » longtemps éludés : la délation et le chantage; la réalité de l'aide du gouvernement polonais en exil ; la situation des Justes polonais, l'attitude à l'égard des réfugiés juifs des confins de l'est de la Pologne, c'est-à-dire la partie contrôlée par les Soviétiques pendant la période du pacte germano-soviétique ou encore la réticence généralisée à donner une place aux survivants juifs dans la reconstruction nationale.

5 Ainsi, Ian Grabowski évoque la figure du maître chanteur (le *szmalcownik*), omniprésente dans les témoignages des juifs de Varsovie sur la période 1939-1943, en s'efforçant de circonscrire le phénomène. Barbara Engelking a accédé au dossier, auparavant interdit, contenant les lettres de délation aux autorités allemandes (1940-1941) dont 30 % concernent les juifs : elle en étudie la thématique, tente de dresser un portrait de leurs auteurs et de leurs motivations. Deux autres textes examinent les énoncés et l'action de la *Delegatura*, c'est-à-dire la Délégation du gouvernement de la République polonaise à Londres et de son bras armé, l'AK, mettant à jour les ambiguïtés du soutien apporté aux juifs menacés. Analysant le positionnement de l'État polonais clandestin, entre 1942 et 1944, face à la « question juive », Dariusz Libionka montre, au-delà d'une condamnation de la barbarie nazie et de la pitié exprimée à l'égard des victimes, une réceptivité certaine de ses dirigeants à l'hostilité populaire qui s'exprime dans le pays occupé à l'encontre de la minorité juive. À propos du financement du Conseil d'aide aux Juifs (*Zegota*), Marcin Urynowicz révise à la baisse le soutien de la *Delegatura*, concluant que « la Délégation ne souhaitait pas s'astreindre à de trop grands sacrifices ni disperser ses forces, mais aussi en raison d'une grande indifférence envers les juifs et des sentiments antisémites de l'avant-guerre ».

6 Un autre volet répond à ces travaux, celui de l'expérience juive dans la Pologne occupée : rejet des réfugiés étudié par Andrzej Zbikowski, stratégies de survie et problèmes d'identité des juifs cachés « du côté aryen ». Étudiant le vécu de ces personnes contraintes non seulement de dissimuler leur origine au moyen de faux papiers mais de gommer toute différence (apparence physique, niveau culturel, comportements publics, regard craintif, habitudes culinaires...) trahissant une extériorité par rapport à l'environnement chrétien, Malgorzata Melchior s'interroge sur les prolongements à long terme de ces travestissements identitaires : conservation du nom d'emprunt, retour à l'identité originelle, transmission ou dissimulation aux proches de l'indicible souffrance de la clandestinité. Enfin, le texte d'Alina Cala consacré à l'amertume des « Justes » polonais est assurément l'un des plus troublant du recueil au sens où la prise de risque de ces personnes, plus qu'ailleurs solitaires à l'époque de l'occupation nazie, loin de recevoir dans l'après-guerre la gratification morale qu'on pourrait supposer, se voit majoritairement suspectée d'intentions douteuses (bénéfice économique), voire de trahison de la cause nationale aux côtés des juifs dans une représentation de la nation polonaise doublement victime – des nazis et des soviétiques.

7 À cette histoire fragmentée correspondent des mémoires traumatiques morcelées, peinant à se reconnaître ou dialoguer. À la solitude en son pays du Juste polonais répond, durant les années 1956-1968, la marginalisation des citoyens juifs ayant choisi de rester (ou de revenir) en Pologne à la fin de la guerre au nom de convictions communistes et/ou de l'illusion d'une assimilation enfin possible. La plupart des études présentées réfutent l'image lisse d'un pays résistant, forgée à la fois dans la Pologne communiste et dans la Pologne de l'émigration, dressant ce faisant un tableau sombre et sans complaisance du passé judéo-polonais. En contrepoint, la démarche même des chercheurs impliqués apporte une ouverture sur l'avenir : le constat d'une écriture enfin possible de l'histoire polonaise dépouillée de visions simplistes.

8 En mode de conclusion, Jean-Charles Szurek s'interroge sur les figures du Témoin polonais. L'écriture de l'histoire, de 1945 à 1989, a mis en scène une situation binaire (l'assassin nazi, la victime juive) qui a laissé dans l'ombre la figure, centrale elle aussi, de l'assistant (celui qui assiste). La question des attitudes de la population polonaise face au génocide des juifs a longtemps constitué une page blanche notoire de la période communiste. L'auteur illustre son propos à partir des nombreuses publications relatives à la vie sous l'Occupation et avance plusieurs explications conjuguées au « trou de mémoire » concernant les relations judéo-polonaises et la Shoah en Pologne. La première est d'ordre général : la difficulté, tout comme ailleurs en Occident, à saisir la nature inédite du crime contre les juifs : « le témoin polonais, physiquement si proche des ghettos et des camps de la mort, partagerait ainsi la cécité commune ». S'y ajoutent d'autres facteurs propres aux conditions intérieures : effets de censure ou d'autocensure, ou plus simplement absence d'empathie par rapport à la catastrophe juive et difficulté à évoquer les bénéfices tirés de la mort des juifs ? La fabrication de la martyrologie polonaise, par le pouvoir communiste, concourt également à la mise à l'écart du destin juif. Installé par la force, ce pouvoir prend appui, à travers ses cadres locaux, sur le nationalisme. Ainsi résume l'auteur, « la domination de la martyrologie polonaise et d'une lecture antifasciste accompagnant le besoin de reconstruction nationale a formé les mécanismes d'une mémoire historique. » Enfin, en focalisant l'analyse sur ces lieux d'observation que sont les manuels scolaires, des institutions

comme l'Institut historique juif et l'Institut pour la mémoire nationale et encore la production éditoriale, l'auteur rend compte du renouveau historiographique engagé voici un peu plus d'une dizaine d'années, indissociable du processus démocratique.

9 À ceux qui s'étonneraient du caractère tardif d'une telle prise de conscience, on rappellera que la Pologne est le troisième pays d'Europe, après l'Allemagne et la France, à reconnaître les crimes du passé en termes de repentance et de tentative d'élucidation de sa part de responsabilité. Cependant que d'autres pays européens, de l'ex-bloc soviétique notamment, résistent à admettre une implication nationale au génocide perpétré par les nazis.

10 « Juifs et Polonais », compilation à entrées multiples, reflet de nombreux chantiers ouverts et en devenir, présente pour la première fois au lecteur français un état des lieux de la réflexion polonaise en sciences sociales permettant de mieux comprendre ce que fut l'histoire des juifs de Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale et la façon dont elle a été perçue. Il constitue d'ores et déjà un ouvrage de référence.